

Roger Nimier  
Les enfants tristes



folio



Roger Nimier

# Les enfants tristes

Gallimard

Couverture : Feliu Elias, *Galerie* (détail). MNAC-Museu Nacional d'Art de Catalunya, Barcelone.  
Photo Calveras, Mériada, Sagristà. Droits réservés.

Né en 1925 à Paris, élève très brillant du lycée Pasteur, Roger Nimier est lauréat du concours général de philosophie. Il se met aussitôt à gagner sa vie et prépare sa licence de philosophie. En 1945, il s'engage au 2<sup>e</sup> régiment de hussards. A vingt-trois ans, il publie *Les Épées*, à vingt-cinq *Perfide*, *Le Hussard bleu* et *Le Grand d'Espagne*. Il est rédacteur en chef du journal *Opéra* dont il assure la rubrique de critique théâtrale. Puis il collabore à l'hebdomadaire *Arts*. En 1951, il publie *Les Enfants tristes*. En 1953, il participe à la fondation de la revue *La Parisienne* dont il sera un des principaux collaborateurs et publie *Amour et Néant* et *Histoire d'un amour*. En 1954, il devient directeur littéraire du Nouveau Femina. De 1956 jusqu'à sa mort, il est conseiller littéraire aux Éditions Gallimard.

Son dernier ouvrage, *D'Artagnan amoureux*, paraît en novembre 1962, deux mois après sa mort accidentelle.

Des articles et des notes de lecture ont été publiés sous le titre *Journées de lecture* en 1965 et, en 1968, paraît un roman, *L'Etrangère*, qu'il avait écrit à vingt ans.



*A la mémoire de*  
**HENRI MOSSERI**  
*1924-1944*

## *Première partie*



## I

Longtemps après l'heure, les sangliers viennent encore boire à l'étang désert. Ainsi, M. Le Barsac, tard dans sa vie, retrouvait les chemins de son enfance, les sources qui l'avaient désaltéré, le goût de l'énergie, l'habitude du pouvoir, l'importance sociale et, plus près, les conséquences de ces choses : le luxe étroit de ses jours, la sensualité facile, l'argent, le nom de l'argent.

C'est un vieil homme qui s'éveille dans la nuit. Il se penche sur la montre qui ne quitte pas son poignet. Il lui reste deux heures à connaître de cette nuit et le sortilège des mots est si fort que lui-même s'avance avec effroi dans cette étendue déserte du temps, gouttes mortelles de la vie où chacun est étranger car le sommeil y règne à l'ordinaire. Il approuve le sommeil, il le considère comme un devoir, puisqu'il est un des principaux alliés de la santé — la mystérieuse, la tutélaire, la bienfaisante : la santé ! M. Le Barsac ne prononce jamais ce nom sans émotion. Il sait que cette force obscure le tient tout entier dans le creux de sa main et pourrait l'étouffer d'un mouvement. Il sait qu'elle n'est pas fondée sur le seul caprice et qu'elle est

sensible à la vénération qu'il lui porte. Dans son cœur, depuis toujours, il lui a édifié une cathédrale. Des statues immenses, qui sont les maladies célèbres, y sont entassées, charmées par les versets du nouvel Evangile : ne pas s'exposer aux courants d'air, surveiller son foie, redouter les dépressions, soigner ses bronches ; et, plus inquiétantes encore, les maximes de prudence qui règlent les rapports entre l'Homme et la Femme. Le manque de sommeil est une offense à la déesse : sans doute punira-t-elle demain. Avec un grognement, M. Le Barsac s'enfonce dans sa chair et cette chair dans les draps, mais une lueur blanche inonde la pièce et le rejette vers ses pensées amères.

S'il considère la suite de ses jours, l'Homme d'Affaires sent la fierté gonfler ses veines. Il a travaillé. Il a tenu ses rêves. Le monde lui a délégué, chaque année, un nouveau messenger pour lui dire qu'il était satisfait. Un jour, c'était une secrétaire qui devenait sa maîtresse et lui donnait la volupté de compter dans les égarements de l'amour. Une autre fois, c'était la Légion d'honneur, distinction qu'on ne saurait mépriser à son aise sans la posséder. Puis une fortune neuve, une situation qui s'augmente sur la place de Paris, la réputation, l'humilité dans le regard des subalternes, le respect, oui, le respect jusqu'à l'ingratitude, preuve dernière de la puissance sur la terre. Anxieusement, il repasse les raisons qui font de lui un être heureux.

Ce qui le séduit c'est sa continuité. Il ne distingue plus les traits de son visage à quinze ans, à vingt ans, tant il a toujours possédé cette lourdeur inquiète des animaux carnassiers, ce teint rouge des forts mangeurs et les rides de la réflexion. Qu'il courût à la recherche de commandes, qu'il entreprît une carrière dans les

assurances de la République ou qu'il épousât une jeune fille sans beauté, jeune, il a connu les épreuves de l'existence. Il songe encore une fois à son énergie. Ce mot l'éveille tout à fait. D'ailleurs, il a besoin d'ouvrir les yeux, pour mieux sentir ses pensées. Il arc-boute ses bras contre son lit, il tord son cou, il serre ses mâchoires; car il veut dissiper son angoisse, l'injuste angoisse d'un homme qui a mérité son bonheur.

Quelle inquiétude et d'où viendrait-elle ? L'âge, sans doute, mais il n'a jamais aimé la jeunesse, temps incertains et pauvres de la vie. Ce n'est pas non plus la peur de la... Celle-là, il ne la nommera pas. C'est une trop insupportable injustice. Il est fort et plantureux. Il aime la santé. Et pourquoi lui ?

Il s'assied un instant, écoute un battement qui semble venir de loin, celui de l'horloge, probablement. Il est près de se lever pour vérifier. Mais, s'il ne dort pas, qu'il dissimule au moins et qu'il songe aux problèmes pratiques de la journée. Ceux-ci ne manquent pas. La situation politique est grave et il revoit ce jeune avocat, ami de Raoul, qui lui décrivait la force des Allemands. Raoul vit dans ses rêves. Lui, le Père, il doit considérer l'avenir, les périls qui s'amassent et souffrir à l'avance. Tenir le coup. Cette phrase représente dans son esprit toutes les vertus.

Hélas! la politique est sans force. Comme une brume qui s'écarte et n'est plus soudain qu'un voile imperceptible, elle laisse place au corps vivant de l'angoisse, cet être aux yeux creux que le dormeur ne sait reconnaître et qui l'entoure de ses bras fripés — cet être du mauvais matin. A quoi bon se débattre? Quelque chose, un souvenir, un remords, est à l'origine de cette menace. Et c'est vrai, car tout à coup la

douleur se précise, c'est un pincement au niveau du cœur, c'est une journée entière qui ressuscite, mais si M. Le Barsac se connaissait, il avouerait que cette honte ranimée est préférable au plus indécis des fantômes qui l'obsédait à la minute précédente — il avouerait que la honte, ce n'est pas si mal.

Trente-six. Cette année marque le début des catastrophes et la victoire des instituteurs. Ses affaires se sont mises à marcher, mais cette prospérité illusoire traînait derrière elle tout un lot d'humiliations : un déversement populaire sur les plages, la distinction naturelle du Riche et du Pauvre abolie...

C'étaient encore les vingt-cinq ans de Raoul. Les souvenirs, comme un fleuve douloureux, charriaient avec eux ce limon : les années troubles de son fils, ses sorties répétées avec une dactylo, la crainte d'un scandale... N'importe ! Ces douleurs sont éteintes et M. Le Barsac, dans son insomnie, tente vainement de se raconter cette nouvelle histoire. Plus forte que sa volonté, une main ferme l'entraîne vers la journée de trente-six, car nos rêves et notre passé sont bien de la même race esclave et leur Seigneur nous est inconnu.

L'argent ! Il a su mériter son argent. D'autres se contentent de le gagner. Lui, emploie tous ses soins à le conserver et les dangers imaginaires qu'il invente sont autant d'épreuves pour se montrer digne de cette possession ; il a le goût des jeux amoureux comme en inventent les amants, des terreurs irraisonnées de mère au chevet de son enfant. Pourquoi sourire ? Les mots ne sont rien. Derrière l'argent, il y a pour le vieil homme bien plus que des satisfactions matérielles, il y a tous les secrets de la vie résumés, l'importance, le respect, l'intelligence, la beauté même ou plutôt l'assu-

rance que la beauté, l'injustice ne sont pas les plus fortes sur la terre, ni la jeunesse. Il a voué sa vie à cette passion. Il se revoit dans cette cage vitrée, au centre de sa fabrique. Tout, autour de lui, est sale, de cette saleté particulière que produit l'âge. Devant lui, une autre poussière s'étend, mais plus nacrée, mieux pailletée, moins fondamentale. Sur les deux longues tables de l'atelier, les couleurs vives des jouets, leurs engrenages et leurs yeux de verre s'entassent, coquillages de ce monde fabuleux qu'il gouverne : son atelier, ses ateliers. Les mains, telles un clapotis de vagues, assemblent les oripeaux. De nouvelles Vénus naissent ainsi de l'onde et sous le jet crémeux de la lumière qui tombait des soupiraux, elles souriaient et dansaient.

M. Le Barsac considérait ce spectacle dans un esprit bien différent. Sans doute les temps sont-ils généreux envers cette âme colérique, ils lui offrent les agitations sociales, les menaces de l'avenir, aliments délectables pour son cœur : de ces misères il fait du sang. Cependant M. Le Barsac se trouvait aux prises avec une méchanceté tellement grande et surprenante, qu'il en suffoquait légèrement. La vie, parfois si franche, nette comme un match de rugby, la vie lui révélait ses flaques. Tout était écœurant et vague. Il se palpa lentement, passant les mains sur ses cuisses, sur son ventre, sur sa figure mal équilibrée. Il renifla, puis se dirigea en tanguant vers le fond de l'atelier, distribuant des regards et des méfiances, comme un Evêque accorde ses bénédictions. Il pénétra dans une sorte de cagibi, occupé par un lavabo, un tabouret, un tonneau de savon liquide et des objets sales accrochés au mur.

Jamais il n'eut le moindre goût pour la saleté. Il l'a détestée. Mais à cette époque, il n'était plus si jeune, il

avait près de soixante ans et quelques grandes idées avaient inspiré sa vie. Tout d'abord, il a cette intuition que la saleté trompera le fisc et fera prendre sa maison pour une affaire du dernier ordre — ce qu'elle est à vrai dire. Mais enfin il en vit. Et comme il n'est pas sans posséder quelques parents pauvres, tout cela, joint au prestige d'un métier extravagant (« C'est extraordinaire ce qu'on peut gagner dans les jouets, on ne se douterait pas, c'est bien une idée de Lucien de s'être mis là-dedans, c'est un malin »), oui, tout cela fait une apparence de nécessité. La saleté, dans les années vingt-cinq, est donc un bon alibi ; elle donne une impression de vétusté : on voit bien qu'une maison pareille ne couvre pas ses frais. Cette intuition va durer quelques années, jusqu'au jour où le tempérament ripoliné du Chef d'Entreprises reprendra le dessus. Alors il connaîtra deux années aux murs frais, au carrelage lavé, véritable régénération morale qui coïncidera chez lui avec une liaison dont il aura tout lieu de se repentir par la suite.

Puis, un jour, il visite deux ou trois affaires considérables. Son étonnement est grand. Ce ne sont que balcons en bois, rideaux déteints, comptoirs endormis, lustres de poussière. A côté de la porte, une plaque indique la date de fondation de la maison : 1850, 1884, 1903 — dates homériques et chantantes dans l'histoire du commerce. A cet instant de sa vie, M. Le Barsac s'est fait une spécialité des jouets en peluche. Il ne doute plus de sa gloire. Ainsi est-il amené à rechercher la pompe des maisons illustres « où l'on n'a pas besoin de faire d'épate, comme il dit, parce que c'est du carré, du solide ». Et la poussière reprit ses assises.

Quel est cet homme ? Il éprouve le besoin maladif

d'être respecté. L'argent lui sert à réunir une dizaine de personnes qui forment son univers amical, univers dans lequel il est un grand capitaine d'industrie, un chef, un connaisseur d'hommes. Tout cela n'est pas nouveau. Ce qu'il y a de remarquable, chez un Le Barsac, c'est la densité de son petit domaine, son équilibre, ses racines. On peut se demander si M. Le Barsac est une grande réussite spirituelle. On en revient à ce côté de la question, car l'aspect matériel est triste : il ne s'agit, en effet, ni d'un Puissant de la terre, ni d'une grande canaille. Il faut donc répondre qu'il s'agit d'une certaine réussite spirituelle. L'air que respire ce misérable est filtré. Ses aliments sont préparés et comportent des louanges.

Mais admirez la revanche des choses, car cet homme allongé et qui souffre, s'abandonne. La tentation est la plus forte et, devant ses yeux, c'est lui-même qui passe, dans la pire minute de son existence. Car ce jour fatal, ce jour qui vient d'entraîner tout son passé, eut la détestable conclusion qu'il connaît bien. En vain a-t-il reculé, s'attardant sur les souvenirs faciles (la bêtise d'un comptable, les jouets, la saleté) comme un enfant traîne avant de rentrer. En vain. Maintenant, il est arrivé, il est chez lui. Il savoure sa honte.

Pourtant, c'était la justice. M. Le Barsac n'est pas un monstre. Il accorde volontiers des congés. Concevez seulement qu'il doit rester le maître. Haineusement, il compte les retards, les distractions de son personnel. Puis il remâche ce scandale, contre lequel les lois ni les ordres ne peuvent rien. Tout ce temps volé a fini par constituer une telle masse de rancœur, qu'une idée extraordinaire a germé dans son esprit. Quelle idée ! Désormais, il va s'enfermer dans le cagibi

où repose l'horloge et il la retardera de deux ou trois minutes, avec une jouissance profonde, qui n'est pas celle de la vengeance, mais du devoir accompli. Il respecte le Travail, plus que ses intérêts. Ce geste insignifiant est donc une action de grâces. Il donne l'espérance.

Et un jour, M. Le Barsac oublie de pousser un verrou. Il est surpris par un employé, il ne sait pas répondre et le scandale éclate. Les insultes, la colère, bien sûr — mais surtout, la seconde colonne de son édifice s'écroule : le respect dû aux Riches. Dieu merci, les événements vont chanter ce refrain, à partir de trente-six, ils prouveront sa nécessité. Cette approbation guérira M. Le Barsac de quelques souvenirs désagréables, comme celui des insultes qu'une ouvrière furieuse lui jette au visage. Un seul jour de honte, assurément et ses intentions étaient pures, il peut le jurer. Le lendemain, la vie reprendra son cours décent et appliqué.

Peut-on avoir confiance en l'avenir ? Si lourd et si glorieux soit-il, le plus timide passé n'est jamais complètement écrasé. M. Le Barsac en fait l'expérience.

Cet homme, couché là, n'y tient plus et bondit. Il secoue l'humiliation en s'ébrouant sur le tapis mousse de son cabinet de toilette. A présent, les jouets sont bien loin. Il se lève en sifflotant à travers ses lèvres minces. L'agitation suffit à dissiper les poisons du Temps. Avec l'eau fraîche, le sang des vivants et non plus celui des rêves, court dans le corps trapu du vieillard. D'autres mouvements entraînent d'autres pensées. Sans quitter l'année trente-six, il revoyait des semaines plus enivrantes, celles de son mariage avec



Odette. L'orgueil, venu du cœur et de la sensualité, d'on ne sait où, se rejoignirent en lui, à la hauteur de l'épigastre : là, oui, là précisément, on se sent touché — ou bien la joie prend son élan, suivant les circonstances.

Odette ! A présent, il voit clair dans son âme. Il ne l'admire plus, s'il la craint toujours. Elle est une femme, elle appartient à cette race qui cède devant un cadeau ou devant un ordre. Pourtant, il l'a aimée parce qu'elle lui faisait peur. Il l'a connue aux premiers jours de son mariage avec Georges Malentraide. Il n'est pas certain que telle ou telle dépense, il ne les ait pas accomplies, en ce temps-là, avec l'idée de l'épater, elle, qui l'épatait sans effort. En ce domaine, il ne peut rien jurer. Dans un objet que nous venons d'acheter, il y a deux éléments : la chose inanimée, dans ses couleurs brutales, — et les ramifications sociales qu'elle entraîne. A l'ordinaire, ce couple suffit à faire le bonheur. Dès qu'il se produit un divorce entre le plaisir et l'orgueil, alors le mal est terrible. M. Le Barsac a sans doute connu ce sentiment. Il s'est trouvé ridicule, au volant de cette nouvelle voiture, car Georges Malentraide n'avait rien perdu de son charme, ni Odette de sa froideur. Ce désespoir qui l'a souvent envahi, il l'a déguisé sous des noms graves. Il a parlé de neurasthénie. Pendant dix ans peut-être, il ne s'est rien avoué. Mais après la maladie et la mort de Georges, il a reconnu son trouble. Maintenant, cette humiliante passion risquait de payer — oui, de payer, son poids d'ivresse. C'est l'avantage de la honte. Elle sait inventer sa gloire.

Une fois veuf, il a pu sortir avec la jeune femme, lui offrir les cadeaux et enfin l'épouser dans une déploie-

ment de luxe, médiocre aux yeux d'un observateur objectif, mais qui ne le fut point pour lui. Car il a revu, en un éclair, patiemment inventoriée par la suite, toute sa jeunesse ingrate, son premier mariage, sa rancune à l'égard de sa propre laideur. A l'époque, il ne s'était rien avoué, mais à cinquante ans passés, riche, alerte et considéré, il avait tout intérêt à tracer le parallèle entre les deux couples. Il avait gagné sur les deux tableaux. Sa nouvelle femme est belle, élégante, plus somptueuse qu'il ne l'a jamais espéré. Lui-même a trouvé un équilibre qui lui fait honneur. Il déborde d'expérience. On l'écoute, on le craint. Oui, il ne peut que se féliciter du temps passé. Il a atteint le plein de sa vie. Ses sottes angoisses du réveil n'y changeront rien. Il est victorieux de tous les autres : du ridicule et sale jeune homme qu'il était, du beau Georges Malentraide, du mépris des femmes.

A présent, il ne redoute plus Odette, mais il désire encore la croire redoutable, par un jeu dont il perçoit mal les raisons. Il l'a payée avec quelque chose qui n'était pas son argent, il s'est humilié pour la conquérir. Elle est à lui. Il convient qu'elle reste précieuse, étrangère à moitié, sinon il a fait un marché de dupe.

Vêtu de ses bottines à tiges, d'une chemise impeccable dont le col glacé attendait encore sur une chaise, il pénétra dans la salle à manger. Il tourna les boutons de la T.S.F., qui finit par cracher quelques informations. Il n'y avait le choix qu'entre la guerre et la révolution. M. Le Barsac souffrit de cette alternative, en avalant un café brûlant, en sifflotant, en reniflant et désespérant. D'un côté, la Russie, les visages haineux du peuple, la paresse et la fin du monde. De l'autre, un bruit de bottes insupportable, la parole laissée à de

jeunes goujats vêtus de noir, rien pour la plaisanterie, rien pour le confort, cette Allemagne devant l'Europe comme un puritain de vingt ans devant une vieille femme qui sort du bain, montre ses bijoux et ses rides. L'industriel assurément hait les instituteurs, redoute les Juifs, mais il ne déteste pas moins tout ce qui touche les curés et les épaulettes. Il lit le grave journal *Le Temps* et hoche la tête quand il voit les extrêmes condamnés.

Ce matin de mars mil neuf cent trente-neuf, les nouvelles le plongèrent dans l'affliction. Il pensa soudain qu'il avait mal dormi. Dans ces circonstances, quoi d'étonnant, s'il ne tient pas le coup? N'a-t-il pas été jusqu'à remâcher des histoires absurdes de l'ancien temps?

La guerre! Il y pense toute la matinée, lisant les journaux de la République et se curant les dents. Au cours de la conférence qu'il tiendra l'après-midi, avec son fils, il aura des arguments de choix.

A deux heures, en effet, Raoul vint s'asseoir devant son bureau. L'Homme d'Affaires se retint pour ne pas lui crier :

« Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? » Cette interjection lui monte souvent aux lèvres devant l'attitude, ou plutôt ce qu'il prend pour une attitude chez certains êtres. Toute sa ruse ne l'empêche pas, bien au contraire, de haïr les caractères renfermés. Il les soupçonne de dissimuler une hostilité d'autant plus inquiétante qu'il est difficile d'en préciser les contours. Cette timidité de Raoul, cette sauvagerie d'un Olivier Malentraide ne sont peut-être pas dirigées contre lui, mais contre le monde. Qu'importe! Lui, le Père, le Maître, le Chef d'Industrie, il représente l'univers dans sa clarté et

l'effrayante méfiance qui tord son cœur, exige la simplicité chez autrui.

Olivier et Frédéric étaient partis en classe. Odette, avec sa calme élégance, engagea le débat.

— Mon petit Raoul, dit-elle de cette voix célèbre où la froideur, le besoin de paraître objectif font croire à l'intelligence, nous ne sommes pas ici en conseil de famille. D'ailleurs moi, je n'aurais rien à y faire. Nous estimons simplement, ton père estime qu'il faut mettre les choses au point.

La sueur commença de couler sur le front de Raoul, dont les tempes dégarnies, les cheveux noirs et frisés accentuaient la tristesse. Il baissa la tête, avança ses grandes mains, malhabiles et velues comme celles de son père, puis les reposa sur ses genoux. Odette reprit :

— Je tiens à préciser, pour ma part, que je trouve cette petite Tessa extrêmement sympathique.

Un silence suivit cette déclaration et devant l'embarras de son fils, sa veulerie, la colère faillit étrangler M. Le Barsac. Faute d'avoir un enfant parfaitement soumis, il aurait préféré un rebelle. Pourtant, il n'aimait pas son beau-fils Olivier Malentraide, mais celui-là se révoltait sur un autre terrain, celui-là était l'ennemi.

— Mon garçon, commença l'industriel avec une animation extraordinaire qui contrastait avec l'harmonie des paroles prononcées par sa femme, tu as trente ans. Ce n'est plus l'âge de jouer au bébé. C'est très joli, tes livres, tes disques et tout le bataclan, mais dans la vie, il n'y a pas de place pour les rêveurs, les incapables et les fainéants.

Raoul protesta, en relevant des yeux inquiets :